

Le cardinal Mathieu Schiner ou la nostalgie de la croisade

Paul ROUSSET

Le cardinal Mathieu Schiner appartient d'abord à l'histoire du Valais en raison de sa dignité d'évêque de Sion ; il appartient aussi à l'histoire suisse pour le rôle qu'il joua auprès des Cantons lors des « guerres d'Italie » ; il appartient enfin, et d'une manière indirecte et en quelque sorte fallacieuse, à l'histoire des croisades. C'est sous ce dernier aspect qu'on va l'étudier ici.

La fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle représentent pour les Confédérés un moment décisif dans leur histoire. Les Huit Cantons, victorieux dans les guerres contre Charles le Téméraire, acceptent dans leur alliance Soleure et Fribourg (1481) et, après la guerre de Souabe, Bâle et Schaffhouse (1501), puis Appenzell (1513) ; la Confédération des Treize Cantons est désormais solidement implantée autour de l'Urschweiz et prolongée aux quatre points cardinaux par les pays sujets ou alliés. La gloire acquise à Grandson et à Morat, les avantages matériels obtenus et les pressions des rois et du pape vont pousser les Suisses dans les « guerres d'Italie » et fournir à quelques chefs, parmi lesquels Schiner, l'occasion de satisfaire leurs ambitions. Les expéditions que les Confédérés vont multiplier au-delà du Gothard s'expliquent encore par une nécessité interne : la position géographique au cœur des Alpes obligeait les Suisses à rester l'arme au pied et, pour mieux assurer leur défense, à pousser des pointes vers le sud. D'autre part, le jeu des alliances, l'appât du gain et la faiblesse de la Diète allaient jeter les Cantons dans les aventures de la guerre et les lier pour un temps aux rivalités des princes et les mêler à la politique européenne.

En Italie, les Suisses vont agir à la fois pour leur propre compte et comme mercenaires dans les armées de Louis XII et de Ludovic le More : situation équivoque et qui sera à l'origine de beaucoup de difficultés. Dans ces circonstances Schiner déploiera ses talents diplomatiques au service des papes Jules II et Léon X, cela dès l'année 1510 et jusqu'à sa mort en 1522 ; il sera, pour ses propres intérêts et pour la papauté, l'intermédiaire entre celle-ci et les Confédérés. La lecture des rapports des Diètes réunies au cours de ces années montre clairement les efforts de l'évêque de Sion pour amener

les Cantons dans les alliances organisées par les pontifes romains ¹. Dès l'année 1510 il intervient fréquemment auprès de la Diète par des lettres ², des messagers ³ ; à lire les comptes rendus de ces assemblées on perçoit l'influence de Mathieu Schiner, son inlassable activité, sa vaste ambition. Pendant douze ans le prélat se mêla avec passion aux négociations et aux luttes qui secouaient les puissances et agitaient les princes. La correspondance de Schiner fait état de cette activité multiple ; il écrit au duc de Milan, au duc de Savoie, au roi d'Angleterre Henri VIII, au cardinal Wolsey, à la Diète, aux Conseils de Berne, de Zurich, de Fribourg, de Lucerne, à l'évêque de Lausanne... ⁴ Les « guerres d'Italie » constituaient un terrain idéal pour un homme énergique, éloquent, doué pour les négociations. Jules II sut reconnaître dans ce prélat l'homme capable non seulement de l'aider, mais encore de le comprendre ; ils appartenaient l'un et l'autre à cette espèce d'hommes d'Eglise qui lient et confondent action politique et mission ecclésiastique, et ils n'hésitaient pas à utiliser à des fins profanes leur autorité de prélats. D'autre part, Jules II et Schiner étaient adversaires résolus des Français ; il s'agissait pour le pape de libérer l'Italie des « barbares » et, pour l'évêque de Sion, de favoriser l'expansion des Suisses vers le sud.

En 1510, au moment où commence l'activité diplomatique de Schiner, les Cantons suisses constituent avec leurs alliés une force militaire importante et ils sont capables de mener une politique propre ; à cet égard, on peut parler « d'une politique suisse vis-à-vis de l'Italie » ⁵. Les comptes rendus pour les années 1500 à 1520 montrent clairement l'intérêt attaché par les Suisses à des expéditions au-delà des Alpes et le rôle joué alors par Mathieu Schiner, mais, en même temps, ils font état des difficultés surgies dans les relations entre le prélat et les Cantons, notamment au cours des années 1517 et 1518.

Jules II, souverain pontife depuis 1503, intervient dans les affaires italiennes, d'abord comme allié de la France contre la République de Venise, puis, après sa victoire sur celle-ci, contre la France. Pour mener à bien sa lutte contre Louis XII il entra en pourparlers avec les Suisses par l'intermédiaire de l'évêque de Sion ; il ne pouvait trouver un meilleur collaborateur dans une

¹ Les *Recès (Abschiede)* des Diètes fédérales ont été publiées pour l'époque qui nous intéresse par A. Ph. SEGESSER, *Amtliche Sammlung der älten Eidgenössischen Abschiede*, t. III. *Die Eidgenössische Abschiede aus dem Zeitraume 1500 bis 1520* (Lucerne, 1869). Nous abrégons ici le titre : *Abschiede*.

² Quelques exemples parmi beaucoup : Diète de Baden du 3.2.1511 (*Abschiede*, p. 557), Diète de Lucerne du 19.2.1511 (*Abschiede*, p. 557), Diète de Baden du 22.6.1511 (*Abschiede*, p. 574), Diète de Zurich du 19.4.1512 (*Abschiede*, p. 611), Diète de Zurich du 30.4.1512 (*Abschiede*, p. 617), Diète de Baden du 23.10.1514 (*Abschiede*, p. 827), Diète de Lucerne du 23.5.1515 (*Abschiede*, p. 878), Diète de Baden du 21.7.1517 (*Abschiede*, p. 1066).

³ Ainsi à la Diète de Zoug du 13.1.1511 (*Abschiede*, p. 549), à la Diète de Lucerne le 17.6.1511 (*Abschiede*, p. 572), à la Diète de Zurich le 18.9.1514 (*Abschiede*, p. 819), à la Diète de Lucerne le 25.4.1515 (*Abschiede*, p. 870), à la Diète de Schwytz le 4.2.1516 (*Abschiede*, p. 955).

⁴ La correspondance de M. Schiner a été publiée par A. BÜCHI, *Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matthäus Schiner*, 2 vol. (Bâle, 1920).

⁵ W. MARTIN, *Histoire de la Suisse* (Paris, 1929), p. 84.

entreprise où les arguments ecclésiastiques cachaient mal les intentions politiques. Le 23 juillet 1510, Schiner, à la Diète de Lucerne, plaida avec éloquence (*mit schönen Worten*) la cause du pape ; celui-ci faisait appel à la vaillance des Confédérés et demandait le concours de 6000 hommes contre le duc de Ferrare⁶. Désormais la collaboration des Cantons à la politique guerrière de Jules II était acquise, parfois, il est vrai, avec réticence comme on le constate à la lecture des comptes rendus des Diètes. Certains chefs confédérés se méfiaient, non sans raison, de l'évêque de Sion qui s'efforçait d'utiliser la force militaire des Suisses au profit des ambitions du pape et de la sienne propre, et non pour le bien de l'Eglise et dans l'intérêt des Cantons⁷. Aussi les divergences et les disputes furent-elles nombreuses au cours des années pendant lesquelles les Suisses intervinrent dans les affaires italiennes, et il fallut beaucoup de diplomatie et beaucoup d'argent pour apaiser les conflits.

La carrière politique de Mathieu Schiner s'est déroulée pour l'essentiel pendant le pontificat de Jules II (1503-1513) ; le successeur de celui-ci, Léon X, utilisa moins souvent les services du cardinal valaisan, condamné ainsi à ne plus jouer qu'un rôle mineur dans les affaires du Saint-Siège comme dans celles des Confédérés. Les années 1511 et 1512 furent particulièrement importantes dans l'histoire du conflit entre la papauté et la France. Le 4 décembre 1511 la Sainte-Ligue était conclue entre le pape, l'Espagne et Venise, ligue qui se proposait de défendre l'unité de l'Eglise et de maintenir l'Etat pontifical. Créé cardinal-légat au début de l'année 1512, Schiner était mieux placé encore pour agir auprès des Confédérés ; en mars de cette année il se rendait à Venise où il était accueilli en grande pompe ; il y retrouvait une délégation des Cantons venue dans la Sérénissime République en « vrais champions de l'Eglise », mais qui hésitaient à se joindre à la Sainte-Ligue. Les menaces et les promesses de Schiner furent nécessaires pour emporter la décision de la Diète helvétique⁸. La plupart des historiens modernes voient dans le ralliement des Suisses à la Sainte-Ligue et dans leur politique italienne l'influence déterminante de l'évêque de Sion ajoutée aux appâts de l'or. Ce jugement est exact pour ce qui regarde l'événement et pour cette politique dans sa réalité ponctuelle, mais il est faux si on regarde l'histoire suisse dans son développement progressif et dans ses nécessités vitales. Aussi W. Martin a-t-il raison d'écrire que « les discours du cardinal Schiner n'eurent pas plus de part dans leur résolution que n'en avait eu l'or français dans les guerres de Bourgogne. Les faits seuls s'imposaient à eux⁹ ».

⁶ *Abschiede*, p. 493. Voir A. BÜCHI, *Kardinal Matthäus Schiner als Staatsmann und Kirchenfürst. Ein Beitrag zur allgemeinen und schweizerischen Geschichte von der Wende des XV-XVI. Jahrhunderts. Collectanea Friburgensia. Neue Folge. Fasc. XVIII, t. I* (Zurich, 1923), pp. 189-190. L'ouvrage de Büchi a été adapté et traduit en français par A. DONNET, *Le cardinal Mathieu Schiner* (Neuchâtel, 1950).

⁷ Cette méfiance à l'égard de Schiner se manifesta en plusieurs moments. Ainsi, en juillet 1511, le prélat, se sentant menacé d'une attaque à main armée de la part de plusieurs Cantons, se réfugia dans les Grisons, déguisé en pèlerin, et, de là, se rendit à Venise, puis à Rome : voir Ch. KOHLER, *Les Suisses dans les guerres d'Italie de 1506 à 1512* (Genève, 1897), p. 149.

⁸ Voir à ce sujet KOHLER, *op. cit.*, pp. 313-318.

⁹ W. MARTIN, *op. cit.*, p. 85.

Au cours de l'année 1512 les Suisses remportèrent en Italie de nombreux succès militaires qui aboutirent à la cérémonie de la remise des clés de Milan au duc Maximilien Sforza par les Confédérés. L'activité diplomatique du cardinal Schiner eut alors l'occasion de se déployer pleinement et Jules II témoigna sa reconnaissance envers ses « chers fils de l'Helvétie » qui avaient œuvré pour la défense de la liberté de l'Eglise. Dans la bulle du 5 juillet 1512 il leur accordait formellement le titre de « défenseurs de la liberté de l'Eglise » : *Helvetios praedictos titulo et honore defensorum ecclesiasticae libertatis insignimus et decoramus eosque perpetuis futuris temporibus ecclesiasticae libertatis defensores dici et appellari volumus et decernimus...*¹⁰ En outre, le pape leur envoya deux bannières portant, avec les clés de Saint-Pierre, l'une les armes particulières du pape, l'autre celles de l'Eglise romaine¹¹. Enfin, chaque Canton reçut un étendard de soie sur lequel était peint un sujet religieux ; quant à Mathieu Schiner, il obtint d'importants privilèges¹².

La Diète réunie à Baden le 29 septembre 1512 fait état de l'éloge du pape¹³. Quelques années plus tard Brantôme commentera l'éloge de Jules II : celui-ci « y adjoustant de plus l'estendard général de l'Eglise, les baptisans par le beau nom de restaurateurs et protecteurs de la sainte Eglise : autant de flatterie et de vanité pour eux, si le roy François ne les eust bien bastus à Marignan »¹⁴.

L'activité patiente et persévérante de Schiner en faveur de l'alliance des Cantons avec le Saint-Siège constituait un grand succès pour les deux parties en cette année 1512 qui voyait les montagnards bousculer leurs adversaires en Italie, assurer leur frontière méridionale et donner au pape un prestige accru. Jules II, le 22 juillet 1512, renouvelait ses éloges envers les Confédérés à qui il disait qu'ils ne devaient rien craindre de l'adversaire. En été 1512 les Confédérés avaient repassé les Alpes et occupé des points importants et, en décembre, le duc Maximilien Sforza retrouvait sa capitale et son trône. L'année suivante une nouvelle et dernière victoire sur les Français à Novare confirmait la supériorité de l'infanterie suisse¹⁵. L'entrée d'Appenzell dans la Confédération comme treizième canton fut le gain véritable en cette année 1513 qui fut aussi celle de la mort de Jules II et de l'avènement de Léon X. L'étroite collaboration qui avait lié Jules II et Schiner ne pouvait se poursuivre avec Léon X ; celui-ci, en réaction contre « le tumulte guerrier » du règne précédent et occupé à embellir Rome, désirait régler le conflit avec le roi de France, politique contraire à celle que préconisait le cardinal

¹⁰ *Abschiede*, p. 633.

¹¹ KOHLER, *op. cit.*, p. 397. La ville de Mellingen reçut le droit de placer les clés pontificales sur ses armoiries. Cf. *Regesten zur Geschichte der Stadt Mellingen*, anno 1512 (24 juli), dans *Argovia*, t. XIV (1884), p. 168.

¹² Voir à ce sujet et, d'une manière générale sur la politique italienne de Jules II, L. PASTOR, *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, trad. franç., t. VI (Paris, 1898), pp. 301-386.

¹³ *Abschiede*, p. 652, et BÜCHI, *Kardinal M. Schiner...*, t. II, pp. 64-65.

¹⁴ BRANTÔME, *Œuvres complètes* (Paris, 1858), t. I, livre V, chap. 5, pp. 167-168.

¹⁵ La Diète de Baden (27 juin 1513) fournit un écho de l'événement : *Abschiede*, p. 720.

valaisan ; d'autre part, devant le danger turc le nouveau pontife envisageait l'organisation d'une croisade. Enfin, à l'intérieur même de la Confédération l'opposition à la politique italienne se manifestait et une agitation sociale se développait à Berne, Lucerne et Soleure ; une fois encore, les intérêts divergents interdisaient une entreprise commune. Les efforts de Schiner pour animer et organiser une action collective contre la France au cours des années 1514 et 1515 ne réussirent que partiellement ¹⁶.

Il semble que Mathieu Schiner ait été mêlé de près à la bataille de Marignan : dans sa préparation immédiate, par sa présence au milieu des soldats et par ses conseils et ses encouragements. En cette occasion encore il utilisait sa dignité cardinalice dans une entreprise guerrière et à des fins politiques. Pour Léon X il restait l'intermédiaire entre la papauté et les Cantons. Environ un mois avant la bataille le pape, écrivant au cardinal (12 août 1515), faisait l'éloge des Suisses : ... *dilectis filiis Elvetiis ecclesie libertatis defensoribus* ¹⁷. L'évêque de Sion avait de fortes raisons de suivre l'armée dans ses déplacements ; il pouvait craindre, en effet, une défection des cantons occidentaux hostiles à la politique italienne. Un message du duc de Milan, que la Diète de Zurich du 12 septembre 1515 signale, annonce que le cardinal est venu avec les Suisses, « mit 200 Kurazzieren und 400 leichten Pferden » ¹⁸ ; la participation directe de Schiner dans la campagne est ici avouée. Pendant la bataille le cardinal, selon Büchi, serait resté au milieu des Confédérés, dans les premiers rangs, afin de les encourager, et il leur aurait fait apporter de la nourriture et de la boisson ¹⁹. Fleurange raconte dans ses *Mémoires* que Schiner se tenait au milieu des Suisses « en une chaise, comme un renard qui presche les poules » ; il leur aurait fait entendre « qu'ils combattaient pour la sainte Eglise » ²⁰. On aimerait connaître le texte de ce discours dans lequel Mathieu Schiner a probablement parlé à la fois en prélat et en homme politique ; malheureusement, nous n'en possédons que des résumés et des allusions sur quoi nous ne pouvons nous fonder.

La bataille de Marignan a eu des échos nombreux chez les chroniqueurs et chez les poètes, et le cardinal Schiner se trouve ici et là nommé ou moqué. Les rimailleurs français se plaisent à rappeler la défaite de ceux qui se disaient « dompteurs des princes et des rois », et Schiner reçoit sa part d'injures. Ainsi Pasquier l'appelle « trahistre desloyal Syon, prestre faulx

¹⁶ Sur la situation des Cantons suisses au début du XVI^e siècle, voir notamment E. GAGLIARDI, *Histoire de la Suisse*, trad. franç., t. I (Lausanne, 1925), pp. 240-279.

¹⁷ *Abschiede*, p. 901.

¹⁸ *Ibid.*, p. 916.

¹⁹ BÜCHI, *Kardinal M. Schiner*, t. II, p. 53. Les *Abschiede* sont presque muets sur la bataille de Marignan. La Diète de Lausanne, réunie dix jours plus tard, le 24 septembre 1515, signale une indiscipline grave des soldats suisses en Italie : *Abschiede*, pp. 917-918.

²⁰ FLEURANGE, *Mémoires*, dans *Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France* (par M. PETITOT), t. XVI (Paris, 1820), p. 288. Martin DU BELLAY, dans ses *Mémoires*, affirme que Schiner intervint dans les décisions des Suisses à la veille de la bataille : *Mémoires*, t. I (Paris, 1908), livre I, p. 69.

apostat, émancipé de bonne vie »²¹. Un poète italien, J. G. Alione, évoque le cardinal de Sion :

Qui fait bruire sa fame
Jusqu'au mont de Syon
Il a fait main sermon
Pour unir ces bellitres
Tant qu'a trouvé façon
D'avoir chappel et mittres²².

* * *

Mathieu Schiner est bien un homme de son temps si on regarde son goût pour les entreprises politiques et les intrigues diplomatiques. Ce prélat, né dans un village du Haut-Valais, avait besoin des grands horizons que le Saint-Siège pouvait offrir à ses serviteurs ; sa chance fut la confiance que Jules II lui accorda et le besoin que celui-ci avait des Cantons suisses. D'autre part, Schiner, en conformité d'esprit avec un grand nombre de ses contemporains, n'hésitait pas à confondre les intérêts spirituels et les choses profanes ; il affirmait avoir deux supérieurs, le pape pour les affaires spirituelles, l'empereur pour les affaires temporelles : « Der Kardinal antwortete : er habe zwei Obere, den Papst in Geistlichen, den Kaiser im Weltlichen »²³. On ne saurait prendre cette déclaration à la lettre ; Schiner ne se référait guère à l'autorité de l'empereur, il était d'abord au service d'un pontife qui conduisait un combat politique et militaire dans un état d'esprit qui évoque la croisade.

Si les textes ne parlent pas explicitement de « guerre sainte », on y discerne toutefois un langage qui appartient au vocabulaire de croisade et, dans le comportement du prélat valaisan (comme dans le comportement de Jules II), on retrouve l'attitude des guerriers et des clercs des expéditions d'outre-mer. Pour expliquer ce comportement et le vocabulaire qui l'exprime, il faut rappeler comment à travers tout le XV^e siècle l'idée de croisade, partiellement déviée, continuait à informer les mentalités, donnant naissance à des projets d'expéditions.

Au XIV^e siècle déjà les guerres appelées croisades ou considérées comme telles ont des caractères de guerres de défense contre les Turcs Ottomans, et les papes eux-mêmes mettent l'institution créée par Urbain II en 1095 au service de la défense de l'« Europe chrétienne ». Certes, la Terre Sainte reste le but ultime et la justification des appels à la croisade, mais l'argument invoqué ou implicite est généralement la défense de la Chrétienté contre le danger musulman ; parfois aussi, la croisade n'est plus qu'une

²¹ Cf. A. PIAGET, « Poésies françaises sur la bataille de Marignan », dans *Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, 2^e série, t. IV (Lausanne, 1902), p. 115.

²² *Ibid.*, p. 104. Voir encore sur ce thème et pour d'autres chansons : *Recueil de chants historiques français depuis le XIII^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle*, par LE ROUX DE LINCY, 2^e série, XVI^e siècle (Paris, 1842), pp. 56 et 63.

²³ *Abschiede*, p. 1091 (Diète de Zurich du 14. 12. 1517).

caution morale, voire un alibi, pour couvrir des opérations politiques ; en certaines circonstances, enfin, elle constitue un instrument efficace pour la sauvegarde des Etats pontificaux. Quoi qu'il en soit, à la fin du Moyen Age, l'idée de croisade reste vivante dans la conscience des peuples (la fréquence des pèlerinages en Terre Sainte le montre bien), et les princes le savent qui n'hésitent pas à s'en réclamer. D'autre part, tout au long des XIV^e et XV^e siècles des projets de croisades naissent chez des théoriciens comme Philippe de Mézières et chez des princes comme le duc de Bourgogne Philippe le Bon. A la fin du XV^e siècle Charles VIII associe dans ses projets de conquêtes Naples, Chypre et Jérusalem. Un Français, Raimond Péraud, s'efforce alors de coordonner les efforts en vue d'une paix universelle entre les chrétiens et d'une offensive contre les Turcs²⁴ ; la correspondance du roi de France avec le pape Alexandre VI fait état d'un projet de croisade à partir de Naples. En cette fin du siècle ambition politique et intention de croisade chez le roi, volonté missionnaire et idéal de « guerre sainte » chez le pape se rencontrent et se confondent²⁵.

Pour la papauté un sujet de préoccupation l'emportait alors sur tous les autres : chasser les Français d'Italie et assurer la liberté de l'Eglise en exigeant l'indépendance complète de ses possessions temporelles²⁶ ; toutefois, la croisade en tant qu'entreprise destinée à reconquérir les Lieux Saints ne restait pas étrangère aux soucis et aux projets de la papauté. La croisade, institution d'Eglise née à la fin du XI^e siècle à l'appel du pape Urbain II, s'était transformée progressivement, perdant de vue ses objectifs et aggravant ses caractères politiques et commerciaux. La tentation était grande pour les papes d'utiliser l'arme de la croisade pour soutenir leurs intérêts ; Grégoire IX, Innocent IV, notamment, y succombèrent à l'occasion de leur conflit avec l'empereur. Des habitudes étaient prises et l'opinion était accoutumée à voir le spirituel mêlé au profane. Cependant des critiques se faisaient entendre à l'endroit d'une papauté trop occupée à des intrigues politiques et trop vouée à des projets temporels. Certes, la volonté de faire servir le spirituel à des fins profanes est de tous les temps, et le recours à la force par la croisade en particulier ne faisait pas scandale alors. Toutefois, dans le cas de Jules II et de Schiner organisant une Sainte-Ligue dans le but de chasser les Français d'Italie, une situation particulière était créée qui devait provoquer des blâmes et des protestations. Entre une entreprise d'occasion comme la Sainte-Ligue et la croisade, institution d'Eglise vieille de quatre siècles, la différence était fondamentale. L'alliance politique et militaire voulue par Jules II et vigoureusement soutenue par Schiner devait, d'une part, assurer aux Etats pontificaux une sécurité plus grande et, d'autre part, satisfaire à l'ambition personnelle du pape ; quant à la croisade, en dépit de ses déviations et de ses corruptions, elle gardait son caractère de guerre engageant la Chrétienté.

²⁴ Voir sur cette question Y. LABANDE-MAILFERT, *Charles VIII et son milieu (1470-1498)*. — *La jeunesse au pouvoir* (Paris, 1975), pp. 175-196.

²⁵ Rappelons ici deux noms illustres : le roi du Portugal Henri le Navigateur et Christophe Colomb ; l'un et l'autre mêlèrent à leurs projets et à leurs rêves l'idée de croisade.

²⁶ Cf. PASTOR, *op. cit.*, t. VI, pp. 419-422.

Chez Léon X la croisade fait partie de ses préoccupations, entre dans son programme ; ce Médicis est conscient du danger turc et il pense que l'appel à la croisade n'a pas perdu sa signification et son efficacité. Dès le début de son pontificat il envoie des messages aux princes chrétiens afin de les alerter ; en 1516 et 1517 il met au point un projet d'expédition, fonde des espoirs sur la collaboration de François I^{er} ²⁷ ; dans une bulle datée du 6 mars 1518 il impose à la Chrétienté, sous menaces de peines ecclésiastiques, une suspension d'armes de cinq ans et fait prêcher la croisade, prédication qui, en ce début du XVI^e siècle, n'éveillait guère d'échos : la Chrétienté médiévale avait disparu au profit des nations et Soliman pouvait bousculer les Hongrois et s'emparer de Belgrade (1521) sans provoquer de représailles. Le pape, d'ailleurs, avait d'autres préoccupations en Italie même où les intérêts et les ambitions se mêlaient et en Allemagne où la crise religieuse se développait. En 1521 Schiner eut encore l'occasion de mettre ses talents de négociateur au service de Léon X en obtenant une importante armée de mercenaires suisses ; toutefois, malgré les objurgations de l'évêque de Sion, les guerriers zurichoïses déclarèrent qu'ils ne s'étaient engagés qu'à défendre les Etats de l'Eglise. On vit alors, « spectacle scandaleux », note Guichardin, les cardinaux Médicis et Schiner « avec leurs croix de légat circuler au milieu d'une soldatesque pillant, jurant, massacrant ²⁸ ».

Quand Léon X meurt, le 2 décembre 1521, au lendemain de la victoire de ses troupes et de celles de ses alliés, victoire qui devait renforcer la défense des Etats pontificaux, le rôle de Mathieu Schiner est terminé pour ce qui regarde la politique européenne. Il assumera encore d'importantes responsabilités à Rome où Adrien VI, le successeur de Léon X, lui accordera sa confiance et il s'emploiera à maintenir la collaboration des Confédérés avec le chef de l'Eglise. Dans un rapport daté du 1^{er} mars 1522 il conseille au pape nouvellement élu une alliance avec l'empereur et les rois d'Angleterre et du Portugal afin de chasser les Français d'Italie, sans quoi aucune entreprise contre les Turcs ne serait possible ²⁹. Au cours de son premier consistoire (1^{er} septembre 1522) Adrien déclara que l'union des princes chrétiens contre les Turcs lui tenait particulièrement à cœur et, pendant tout son bref pontificat, il multipliera les appels et les démarches afin d'organiser une croisade que les menaces de Soliman contre Rhodes exigeaient ; la capitulation des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, le 21 décembre 1522, l'affecta profondément (« pauvre Chrétienté ») ³⁰. Trois mois plus tôt, le cardinal Schiner avait été victime de la peste qui sévissait depuis quelque temps à Rome ; il mourut au Vatican, le 30 septembre 1522.

Pendant treize ans Mathieu Schiner avait servi la papauté alors affrontée à un monde en transformations profondes et livrée à des conflits politiques et religieux. Son tempérament, sa volonté de puissance, son intelligence et un heureux concours de circonstances expliquent pour une grande part son

²⁷ Cf. PASTOR, *op. cit.*, t. VII, pp. 165-181. Le pape compte en cette occasion sur l'appui des « braves Suisses ».

²⁸ *Ibid.*, p. 385.

²⁹ Cf. PASTOR, *op. cit.*, t. IX, p. 67.

³⁰ *Ibid.*, pp. 120-134.

étonnante carrière. Le « cardinal de Sion », comme on l'appelait souvent, sut utiliser ses dons et profiter des chances que l'histoire lui offrait. Il y a dans la carrière de ce prêtre valaisan parvenu au faite de la hiérarchie ecclésiastique une remarquable continuité dans le but poursuivi et une naïve acceptation des moyens profanes pour y parvenir. Schiner est un homme du XVI^e siècle naissant et il se mêle avec aisance, sinon avec délectation, aux intrigues et aux jeux de la diplomatie. En outre, il s'intéresse de près aux choses militaires : ce pontife avait la piété guerrière. C'est sur ce point qu'il convient maintenant d'insister.

L'évêque de Sion a joué, au cours d'une décennie, un rôle parfois déterminant dans la politique des Cantons suisses et dans les entreprises de la papauté. Il s'efforça, en particulier, de détacher les Confédérés de l'alliance française et de les diriger vers la Haute-Italie, et il prit en charge les intérêts de la papauté dans la politique que celle-ci menait en Europe occidentale. Jules II et Léon X (ce dernier, d'une manière moindre) se rencontraient avec Schiner dans cette orientation politique ; ces hommes de la Renaissance pratiquaient à leur manière la théorie des deux épées, utilisant à des fins politiques le prestige et les instruments de leur charge. Mathieu Schiner agissait à la fois comme un homme d'Eglise et comme un homme d'Etat, voire comme un guerrier. Ainsi il n'hésitait pas à faire valoir son autorité de légat et de cardinal dans les tractations diplomatiques et, en certaines occasions, il était dans l'obligation de s'occuper de questions d'argent. Ses démarches ne furent pas toujours appréciées ; dans une lettre adressée au pape (19 août 1513) la Diète de Lucerne met en garde contre l'emploi de troupes suisses et accuse Schiner d'avoir agi dans ce sens auprès de Jules II, *cum blandis verbis*³¹. En fait, tout cela est banal, et les contemporains ne s'étonnaient pas et ne se scandalisaient guère.

Mathieu Schiner a vécu et grandi en une époque où, fréquemment, les menaces turques suscitaient des ligues défensives et pour lesquelles le vieux réflexe de « guerre sainte » reprenait vie, mais sans les justifications nécessaires. L'arme de la croisade était émoussée, mais les papes n'hésitaient pas à s'en servir quand la Chrétienté était en danger ou pour la sauvegarde des Etats pontificaux. Le cardinal de Sion, poussé par son tempérament passionné et par son ambition, s'est trouvé tout naturellement d'accord avec Jules II pour une politique de force. Dans cette situation et parce que la mentalité supportait alors la collusion entre les choses spirituelles et les choses temporelles les hommes d'Eglise adoptaient un comportement et un langage qui évoquent ceux des croisés.

Jules II et Léon X proclamèrent qu'ils considéraient les Suisses comme « les défenseurs de la liberté de l'Eglise » ; Schiner pouvait à bon droit le redire. Dans une lettre adressée à Probst Taegio il écrit, à propos des trois Cantons montagnards : ... *tanquam boni catholici Confoederati et defensores Ecclesiae Sanctae Romanae*...³² Pour les Cantons et pour l'évêque de Sion il s'agissait d'abord d'assurer la protection de l'Eglise dans son territoire et dans

³¹ Cf. KOHLER, *op. cit.*, p. 602.

³² BÜCHI, *Korrespondenzen*, t. II, p. 466.

ses biens. Jules II pensait que la liberté de l'Eglise exigeait l'indépendance complète de ses possessions temporelles : argument raisonnable mais qui, par dérivations successives, pouvait justifier une politique d'agression. Pour Schiner une telle doctrine convenait à l'appétit des chefs Confédérés et il usa de son influence et de son prestige pour amarrer solidement les Cantons à la politique du Saint-Siège ; dans cette alliance chaque partenaire devait trouver son compte et le prélat valaisan la récompense de ses efforts.

L'activité du cardinal ne s'est pas limitée aux négociations diplomatiques ; elle s'est manifestée par des lettres, par des discours (son éloquence était célèbre) et par sa présence sur le terrain. Les textes le montrent suivant les contingents suisses, accompagnant les combattants jusque sur le champ de bataille, participant au conseil des chefs, proposant ses avis. Le 20 juin 1512 il entre à Crémone en tête des troupes confédérées, revêtu du pallium, escorté d'ecclésiastiques ; en septembre 1521, après avoir réuni une armée, il prit la tête de l'expédition en qualité de légat du pape. A Marignan, pendant le combat, Schiner resta au milieu des Confédérés, dans les premiers rangs, afin de les encourager³³. Ce comportement est caractéristique de sa mentalité ; homme d'action, totalement dévoué à son entreprise, il veut se trouver au cœur de l'événement et prendre une part entière à ses risques et à ses chances. Dans cet engagement où les éléments politiques et militaires l'emportent sur la cause religieuse, il se comporte sans scrupules apparents quant à sa condition d'homme d'Eglise ; bien plus, il se persuade et veut persuader que la guerre qu'il patronne est une guerre bonne et nécessaire (une « guerre sainte » ?), et il promet indulgences et bénéfices, distribue privilèges et bannières. En présentant les Confédérés comme les défenseurs attitrés de l'Eglise et en les encourageant par sa présence, il se met, *mutatis mutandis*, dans la situation de l'évêque du Puy, Adémar de Monteil, légat d'Urbain II dans la première croisade³⁴.

Ce comportement de Schiner est typique de la mentalité de croisade et son langage traduit cette même mentalité, même si on doit admettre que l'impulsif Valaisan ne contrôlait pas toujours ses paroles et ses écrits. Ainsi dans une lettre au cardinal Wolsey, datée du 13 décembre 1515, il s'exprime avec violence contre les Français qui ont déchiré la tunique du Seigneur et l'unité de l'Eglise, *unitam Ecclesiam scindere scismatice auserunt*³⁵. La violence et l'imprudence n'étaient pas seulement dans le langage, mais aussi dans les moyens employés pour solliciter et encourager les guerriers. Selon le chroniqueur milanais Paul Jove, le prélat, en vertu des pouvoirs que le pape lui avait conférés, avait promis aux Suisses que leur mort expierait les peines

³³ BÜCHI, *Kardinal M. Schiner*, t. II, p. 49. L'empereur accorda à Schiner la dignité de lieutenant-général de son armée : cf. E. DÜRR, *Histoire militaire de la Suisse*, t. II (Berne, 1935), p. 637.

³⁴ Cf. KOHLER, *op. cit.*, pp. 318-319. Pour le problème de la « guerre sainte » voir l'ouvrage fondamental de H. PISSARD, *La guerre sainte en pays chrétien. Essai sur le développement des théories canoniques* (Paris, 1912). Sur la croisade en tant qu'institution, voir M. VILLEY, *La croisade. Essai sur la formation d'une théorie juridique* (Paris, 1942), et sur la croisade du point de vue de la mentalité, voir P. ROUSSET, *Les origines et les caractères de la première croisade* (Neuchâtel, 1945).

³⁵ BÜCHI, *Korrespondenzen*, t. I, p. 395.

dues à leurs péchés et qu'ils iraient au Ciel ³⁶. Ici encore le cardinal de Sion retrouve l'argumentation des prédicateurs de la croisade : l'indulgence et la récompense du martyr. Après la bataille de Marignan Schiner, conscient de l'irrégularité de sa conduite, demanda au pape Léon X l'absolution de tous les clercs qui en sa compagnie avaient pris part au combat et encouru une faute ³⁷.

* * *

« Cet homme ambitieux... ce prélat remuant, doué d'une éloquence ardente et d'une activité sans limites, portant plus volontiers l'épée que la crosse, et plus apte aux luttes politiques qu'aux devoirs inhérents à sa dignité... » ³⁸ Ch. Kohler, en ces quelques lignes, a décrit avec exactitude Mathieu Schiner, homme d'action égaré dans la carrière ecclésiastique, dignitaire de l'Eglise aspirant aux luttes politiques et militaires. Nicolas Manuel, son contemporain, allait jusqu'à dire qu'il aimait mieux entendre le canon que la messe ³⁹. Toutefois, on aurait tort de faire du prélat valaisan seulement un fanfaron de guerre ; sa vénération pour Nicolas de Flue, l'homme de la réconciliation et de la paix, montre un aspect moins connu de sa personnalité. En 1504 on achevait au bord de la Melchaa, au Ranft, la chapelle inférieure avec les dons du cardinal et de quelques Lucernois ⁴⁰ ; trois ans plus tard, les 19 et 20 mai 1507, il participait à la Diète de Constance lors de laquelle l'empereur Maximilien promettait de s'entremettre auprès du pape pour obtenir la canonisation de Nicolas ⁴¹. On sait d'autre part qu'Erasmus avait pour Schiner des sentiments d'admiration et d'amitié ; il aurait souhaité le voir succéder à Léon X ⁴².

Ainsi, quand on regarde le comportement des Confédérés et de Mathieu Schiner d'une part, et celui de Jules II et de Léon X d'autre part au cours des guerres d'Italie, on constate chez les uns et les autres une attitude qui, à beaucoup d'égards, était celle des croisés : la mise au service de la papauté de la force guerrière, la volonté, consciente ou non, d'utiliser les armes spirituelles pour des intérêts politiques et militaires, la présence du légat sur le champ de bataille, la promesse d'une indulgence pour les guerriers morts au combat. La démarche des délégués suisses se rendant auprès du doge de Venise est caractéristique de cet état d'esprit ; ils s'avançaient « en vrais champions de l'Eglise, un rosaire dans les mains et l'épée au côté » ⁴³.

Le comportement du cardinal de Sion était, dans une large mesure, celui de ses contemporains. La nostalgie d'un passé théocratique hantait encore certains esprits alors que la Chrétienté médiévale sombrait dans le passé. On peut ici appliquer à Schiner le jugement qu'Imbart de La Tour porte sur les

³⁶ BÜCHI, *Kardinal M. Schiner*, t. II, p. 53.

³⁷ *Ibid.*, pp. 64-65.

³⁸ KOHLER, *op. cit.*, p. 149. Sur la personnalité de Schiner et sur l'opinion des contemporains, voir BÜCHI, *Kardinal M. Schiner*, t. II, chap. XV.

³⁹ BÜCHI, *Kardinal M. Schiner*, t. II, p. 451.

⁴⁰ Cf. C. JOURNET, *Saint Nicolas de Flue* (Neuchâtel, 1966), p. 202.

⁴¹ *Ibid.*, p. 174.

⁴² BÜCHI, *Kardinal M. Schiner*, t. II, pp. 398-399, 421, 435-436.

⁴³ Cf. KOHLER, *op. cit.*, p. 313.

papes de la Renaissance : « Le plus grand reproche qu'on doive leur faire est d'être des hommes de leur temps »⁴⁴. Nous n'avons certes pas le droit de mettre en doute la sincérité du cardinal lorsqu'il disait aux Suisses qu'ils combattaient pour l'Eglise ; nous constatons qu'il donnait à un conflit de nature politique un caractère de « guerre sainte » et qu'il engageait, qu'il le voulût ou non, son autorité de cardinal. Nous ignorons comment il considérait sa propre situation et, en particulier, le problème posé par son rôle dans la conduite de la guerre et par sa présence au milieu des combattants. Et nous ne savons pas si la notion de croisade, avec ce qu'elle contient à la fois d'institutionnel et d'affectif, a pu influencer sa pensée et ses activités.

Le cardinal de Sion avait de grands desseins pour la papauté. Il voulait d'abord renforcer la sécurité des Etats de l'Eglise en éliminant de l'Italie la présence française ; il voulait accroître la puissance pontificale face aux autres Etats et, pour cela, il s'efforçait de promouvoir une expansion des Cantons suisses vers le sud et de mettre au service des papes la force militaire des Confédérés ; dans ces grands desseins on découvre une attitude qui évoque par son esprit et par ses moyens la Chrétienté médiévale. Dans ses entreprises, en effet, Schiner fut poussé non seulement par son tempérament et son ambition, mais aussi par le poids d'une tradition de « guerre sainte ». Ainsi quand il participait à l'organisation d'une campagne militaire et quand il se mêlait aux combattants, ainsi quand il parlait d'indulgence et de récompenses spirituelles pour les guerriers, ainsi encore lorsqu'il appelait les Suisses « défenseurs de l'Eglise », le prélat valaisan parlait et agissait comme certains évêques du XII^e siècle.

Une telle attitude au début du XVI^e siècle constituait un décalage historique. En acceptant « la prédominance du rôle *ministériel* du temporel à l'égard du spirituel »⁴⁵, on acceptait du même coup l'emploi des moyens propres de l'ordre temporel (avec leurs violences) pour des fins spirituelles. L'application d'une telle doctrine allait à contre-courant alors que l'Europe des nations se développait en oubliant ou en reniant l'héritage médiéval.

Mathieu Schiner s'est donné à lui-même l'illusion de conduire une « guerre sainte » ; en réalité, il était égaré dans son siècle, faux croisé en une époque qui avait définitivement rejeté l'idéal historique du XII^e siècle.

⁴⁴ P. IMBART DE LA TOUR, *Les origines de la Réforme*, t. II. *L'Eglise catholique, la crise et la renaissance* (Paris, 1909), p. 72.

⁴⁵ J. MARITAIN, *Humanisme intégral* (Paris, 1936), p. 161.